

Christian Doumet

Une cour de récréation

Je suis venu au monde dans une cour d'école, sans doute à l'heure de la récréation ; n'en suis jamais sorti. Le piaillage de la petite meute en liesse m'accompagne, depuis, comme une unité de mesure du vivant.

Je ne connais pas d'événement collectif plus réussi que la liberté d'expression et de mouvement incarnée par l'éphémère nébuleuse d'une cour de récréation. Des formes sociales s'y esquissent, s'y défont, s'y reforment autrement : à tous égards, une re-création de l'individu dans le bain du monde qu'il invente en même temps qu'il s'y plonge. Sans doute faudra-t-il attendre les grandes vagues collectives, les soulèvements révolutionnaires pour retrouver cette puissance d'initiative rendue à chacun. Mais à la considérer dans son espace restreint et clos où quelques arbres judicieusement disposés rappellent que la sauvagerie peut toujours être domestiquée, la cour de récréation garde quelque chose du laboratoire, de la préfiguration sans conséquences graves, de *l'exemple*. Chacun y apprend à devenir soi dans le mystère du commun – leçon de vie des plus précieuses. Les puissants et les faibles y établissent leurs positions. Des cercles de domination, des zones d'influence s'y dessinent, mais avec une indécision qui laisse penser que tout est encore possible. Chacun, en jouant, s'initie et prend goût sans le savoir au jeu social : il peut encore, à tout instant, renoncer, se retirer. Dire « Pouce ! »

Ces décisions de retrait ne sont pas les moins fructueuses : elles marquent, chez certains, une propension naturelle à la distance, déjà peut-être une science de la solitude, voire un goût pour l'érémisme. Dans des fictions actives, impérieuses et brutales, on voit naître les rebelles, les meneurs, mais aussi bien les conciliants, les négociateurs, les méditatifs en arrêt devant une bille d'agate, les retraités de l'existence. Mais sans rôles fixes, sans déterminations, sans destin. Cette officine de la vie reste ouverte à toute proposition. Nul travail. Nul harcèlement. Nulle contrainte. Comme si un bref instant, l'évasion hors du giron familial ne se soldait pas encore par un embrigadement. L'individu de la récréation n'appartient à personne.

Le plus admirable, c'est que ce débridement se traduit par une énergie sonore aussi intense que constante : un concert sans concertation, une manière de s'accorder dans le plus grand désaccord possible, qui se reconnaissent sous toutes les latitudes et à toutes les époques. Ils sont, chez nous, comme la signature d'une Troisième république éternelle que chaque élève porte en lui sans en avoir conscience. Les événements, la variation des représentations collectives, l'évolution des techniques et des mœurs ne changent rien à cette retrempe régulière dans l'essaim des clameurs où les passions se donnent libre cours. Toutes celles dont sera capable un être humain jaillissent ici comme par propédeutique. Toute la joie, toute la colère, toute la haine, tout le chagrin, toute la bêtise : explosion en bouquet. Ce feu roulant de cris, de pleurs et de rires ne trahit pourtant rien de dramatique parce que rien de vraiment définitif. Rien non plus de frivole. Et quand s'éteint le feu, que le calme revient avec l'apparence du sérieux, chacun a compris qu'il était devenu à jamais cette réserve d'expression prête à fuser.

Maintenant, tout a disparu de l'époque en question, jusqu'aux allusifs platanes, abattus depuis longtemps. Demeure, de loin en loin, et au hasard des rues, cette aigrette de cris emmêlés qui déchire subitement la rumeur d'une ville. Ce rappel du magma d'origine nous alerte et nous rassure. Ni protestation, ni invective, ni révolte. Ne signifiant rien, ne revendiquant rien, il appelle. Fait appel à notre attention de vivants, rattachés par un lien génésique à cette clameur. Nous rappelle le désir d'un corps et d'une voix, en nous, toujours prêts à re-clamer. Mais ceci, avant tout : que nous *sommes* cet inassouvi commun ; que notre paysage sonore, notre milieu, notre monde ne sont rien d'autre que cette discordance sans objet, et perpétuée. Et que *nous en voulons encore*.

Qu'est-ce qui rend cet appel si troublant ? Qu'y résonnent à la fois un remuement de souvenirs, l'état d'avancement de notre âge et quelque chose de plus difficile à discerner, comme l'écho même de l'époque. Trois composantes indissociables, dont la dernière est sans doute la plus riche en harmoniques. De la même façon qu'une musique entendue à des moments très différents de l'histoire change de signification, révèle tantôt en elle des accents d'espoir, tantôt des élans de nostalgie tragique, de même l'invariant universel de la récréation rend-il compte, à sa manière confuse, de l'état des choses présentes, de l'historicité de notre écoute.



Jamais nous ne mesurerons de quelle immense récréation nous sommes les perpétuels aventuriers. Tout au plus saurons-nous, dans un retrait momentané, prêter l'oreille aux bruits de l'aventure et aux ritournelles inlassables qui en composent le fond ; écouter et si possible interpréter ce bruissement.

Le mot *bruissement* existe ; *bruisser* n'existe pas. On le trouve pourtant chez les auteurs les plus recommandables. C'est que *bruire* est d'un usage malaisé ; mais aussi que *bruissement* dit un peu plus que le simple *bruit*. Par discrétion, par confusion, par continuité, il fait entendre la voix *infra* des choses. Il donne forme et créance à l'idée que sous le tintamarre général, d'autres phénomènes sonores plus subtils ont lieu, chuintements, battements d'ailes, souffles, soupirs, ordinairement inaudibles, et auxquels il serait bon de s'attarder. Un froissement du silence qui nous en dirait plus sur notre condition que le choc monotone du réel contre le réel. J'écoute ce bruissement de récréation que fait entendre l'époque.

Il y eut des âges où la rareté des sons n'avait d'égal que l'étroitesse du spectre auditif. Pour sentir vibrer au fond de soi certaines basses fréquences, il fallait attendre le brame automnal du cerf, les roulements du tonnerre ou, chaque dimanche à l'église, les trente-deux pieds du grand-orgue. J'imagine cette parcimonie. Les longs étiages de silence. La vaste respiration des choses. J'imagine les pas que les chemins étouffent, des villages murés dans le silence, les forges refroidies, les chiens guetteurs, l'œil mauvais. Un monde tout en attente d'éclats. Tout affamé d'événements sonores et de la catastrophe qui les provoque. Imaginer, c'est déjà une manière de faire monter en soi ces rares échos, de retrouver un peu leur timbre.

Le vent porte loin. Il est chargé d'avertissements. Des millénaires durant, l'espace fut une table d'harmonie presque déserte, offerte seulement à quelques sons épars que les humains, groupés en petites communautés d'attention, devaient apprivoiser, eux-mêmes discrets, coulés dans la rumeur et balbutiants. Chiches en bruits, maigres sonneurs, ou

phonurges, ils se fondaient dans le chuchotement du monde, en épousaient les inflexions légères. Quelques grandes déchirures, de temps en temps, venaient fendre ce tissu : gueulantes d'ivrognes, éclats de foule, clameurs de bataille – chaque témoin en devenait l'exact contemporain. L'événement existait tout entier dans le tremblement d'air qu'il provoquait ici et maintenant. Entendre, c'était aussitôt occuper le cœur d'une tragédie. Vibrer de toute sa présence dans le présent. Il s'ensuivait une certaine théâtralité de l'existence ainsi constituée de longues plages mornes et d'à-coups émotionnels, de silences troués. La peinture rend parfois en tableaux pathétiques ces zébrures du temps, par l'image d'une multitude en liesse, d'un massacre d'innocents ou d'un cri. Le mutisme inhérent au tableau restitue à la fois l'existence taciturne, le *stilleben*, et la subite irruption d'une actualité sonore.

Que s'est-il passé depuis l'âge de cette intelligence entre la peinture et le bruit du monde ? Chacun entend désormais sans différence ce qui a lieu et ce qui a eu lieu. L'ouïe fait de nous des contemporains imprécis. Les messages qu'elle analyse sans discontinuer ou presque, mêlent l'immédiat et le médiat en un brouillage où l'idée du présent devient plus incertaine, plus inquiète. Les grands chocs nous parviennent amortis par le retard de la transmission, enveloppés dans un cocon de commentaires, étouffés par la distance. La rumeur ordinaire, elle-même, n'appartient à aucun temps, aucune actualité. Elle est devenue la traduction d'un événement continu qui, à force de continuer, s'est vidé de sa substance. Il y a beau temps que la peinture ne songe plus à en rendre compte. De même que nos écrans reproduisent avec une insistance croissante d'autres écrans, les canaux sonores diffusent d'autres canaux sonores à perte d'ouïe, sans qu'on se soucie de la source.

Cependant, « *quelque chose aujourd'hui veut renouer avec une intensité d'écoute*¹ » – je lis cette phrase dans un livre récent. Soit. Quelle autre intensité que celle des avertissements, des annonces, des prophéties de toute sorte qui tiennent le monde en éveil ? Lire dans le vol des oiseaux, c'était jadis façon de les écouter voler ; de prêter attention à leur bruissement. Les chants profonds de la nature n'étaient pas seulement délectation, mais toujours annonciation. Qu'annoncent les flux sonores des paysages que nous habitons ? De quel prophétisme sont-ils les instruments ? Renouer avec l'écoute voudrait dire ceci : reprendre le fil d'un discours qui s'est rompu, ou assourdi en eux, avec eux, à cause d'eux.



« *Ah ! Carillons, carillonnez, ah !* » est un vers de Franck Venaille, le deuxième de *Hourra les morts !* J'aime ce vers où les sonorités éclatent de toute part, ce vers *tout ouïe*, qui appelle l'« intensité de l'écoute » et en même temps la produit. Un poète capte les sons, les crée et les écoute en même temps. C'est pourquoi j'aime ce vers qui ne dit rien, mais sonne à la volée. Si *intensité d'écoute* a un sens, c'est bien lorsqu'un poème tente comme ici de rapatrier au cœur de la langue toute l'expressivité audible du monde ; et qu'il fait de ce grouillement un clair timbre.

La poésie, comme la peinture, est affaire d'écoute. Mais peut-être qu'*écouter*, dans ces cas, ne veut pas dire exactement prêter l'oreille. Peut-être faut-il ici comprendre l'ouïe comme le sens grâce auquel les choses les plus tapageuses, les plus bariolées (une cour de récréation, par exemple) se mettent à *rayonner dans leur silence et leur nudité*. Une écoute poétique reviendrait donc proprement à se tenir attentif à l'inouï : à ce qui, sous la morne surface du présent constamment présentifié, rappelle « *le monde muet* », notre

seule patrie, selon le mot de Ponge. Ce réel entêté dans un mutisme qui désespère toute parole.

« Ah ! Carillons, carillonnez, ah ! » Que les choses seraient simples, qu'elles seraient pauvres aussi bien, si nous pouvions dire que ce vers fait entendre les carillons ! Mais non. Rien n'y sonne, hormis la distance et le vide qui séparent tous les carillons de leur manifestation dans la langue ; qui les fait apparaître comme tout autre chose que des entités sonores : des amas indistincts de formes et de sons en puissance – des nuages...

L'empereur de Chine aimait tout ce qu'on effleure – un gong, par exemple, variante du carillon : « Il en pâmail ! Il fallait le soutenir. Il demandait à voix basse qu'on le touchât de nouveau. Et quand le gong avait fini de vibrer, il écoutait jusqu'au bout du silence et pleurait alors à sanglots... » Il s'agit de l'un des moments les plus étranges de *René Leys*, le roman de Victor Segalen ; un moment qui atteint à l'essence de l'émotion (du mouvement) poétique. Un homme écoute le silence des choses sonores, et affine son ouïe intérieure à cette audition. Il y retrouve leur lointain bruissement. Car une telle attention porte forcément loin, dans l'espace comme dans le temps. De très anciennes expériences affleurent de nouveau ; tout un faisceau de moments coagulés. Pourquoi l'empereur en vient-il aux larmes ? Quelle signification lui est alors livrée ? Sa nature mélancolique n'est sans doute pas étrangère à ce goût pour les sons mourant. Mais l'illustre représentant de la fin d'un monde (il sait l'empire finissant) est mieux placé que personne pour comprendre l'allégorie ou, comme on voudra, la métaphore : ce gong épuisé, parce qu'il ne signifie rien de précis, réveille dans la mémoire toutes sortes d'épuisements. Il rappelle à l'auditeur attentif la mortalité d'un monde dont il occupe le centre.

La valeur poétique du propos tient donc à l'exceptionnelle puissance de retentissement temporel du phénomène sonore en question. Appeler les carillons (Venaille), écouter mourir un gong (Segalen), comme tant d'autres aventures sonores essentielles, chez Michaux par exemple, c'est chaque fois vivre l'événement pur de la venue et de la disparition des choses. C'est prendre part à la caducité du vivant de la manière la plus intime, la plus intense. Les larmes de l'empereur, aussi bien que le grand « Ah ! » redoublé de Venaille (en écho au *Hourrah !* du titre) s'expliquent sans doute par le lien qui soudain, grâce à l'ouïe, s'instaure entre une expérience minimale et cet archétype anthropologique auquel le bruissement du monde nous rappelle sans fin.



Je suis venu au monde dans une cour de récréation et comme chacun, sans doute, finirai dans un couloir d'hôpital au fond duquel, en pleine nuit, à intervalle régulier, sonnera une machine mystérieuse chargée d'entretenir la vie, mais d'avertir aussi que la vie ne tient qu'à un bip, un gong, un carillon, et aux mots qui parfois savent dire avec exactitude le sens de cet avertissement.

¹ Marielle Macé, *Nos cabanes* (Verdier, 2019, p. 91).